

Ketje ne le voulait pas ainsi. Il commençait une nouvelle histoire, celle du deuxième roi de Waouta, quand Henri intervint.

— Cher monsieur, dit-il, votre demande ne peut être accueillie. Nous allons à la chasse d'une bête fauve, quand reviendrons-nous ? quel chemin suivrons-nous en revenant — si nous revenons ! — Vous arrêter ici, serait vous vouer à la mort.

— C'est juste, je n'y avais point pensé, fit von Ruff, je vous suivrai.

— Du reste, cher seigneur, fit Paul, vous êtes ici à la porte du musée, dédaignerez-vous d'y entrer ?

— Non, mais il n'y a plus de semelles à mes bottes.

— Ces marchands ! s'écria Ketje. Le plus beau, le plus rare, le plus curieux, le plus savant des livres, la réputation, la gloire, l'immortalité d'un homme, dépendent en ce moment d'une paire de semelles de bottes.

— Je marcherai, je marcherai, s'écria von Ruff, mon récit n'en sera que plus attrayant, ma gloire plus grande.

— A vaincre sans péril on triomphe sans gloire, fit Paul.

IX

LE MIRAGE

La nuit se passa. Au lever du soleil, on partit. La route était pierreuse, von Ruff reconnut et constata que ces pierres étaient du silex.

Il n'avait pas marché pendant une heure, qu'il eût un accident, un malheur.

En regardant, en l'air, les oiseaux magnifiques dont il enviait peut-être les ailes, il alla donner du pied contre une plante de l'espèce des cactus, dont les feuilles ne quittent point terre. Une des feuilles avait sa pointe tournée vers von Ruff, qui la butta. La pointe acérée pénétra dans le cuir déjà usé, s'y enfonça et fit trébucher le distrait qui alla se ramasser trois ou quatre pas plus loin.

Mais, oh malheur irréparable ! la semelle de la bottine était restée à la plante !

Que faire? impossible de marcher pied nu, pied chaussé sur un chemin de pierres à fusil.

Ce contre-temps, qui eût fait rire en toute autre occasion, glaça les voyageurs.

— Monsieur, exclama Paul, blême, ma sœur attend de notre célérité la délivrance, et la vie. Vous nous avez suivi dans des conditions ridicules et que je ne suis pas éloigné de croire feintes et volontaires.

— Oh monsieur! s'écria von Ruff.



MAIS TOUT-A-COUP IL POUSSA UN CRI. (P. 63.)

— Je le regrette pour vous, monsieur, fit à son tour Henri, votre situation est pénible, mais ne nous est point imputable. Il faut marcher en nous suivant, ou mourir ici.

— Mourir ici? vous m'abandonneriez?

— A moins que vous ne prétendiez que nous vous portions, je ne vois pas le moyen que vous pourriez employer pour nous suivre, s'écria Paul.

— Ta! ta! fit le mauvais farceur. Une semelle de perdue, deux

de retrouvées. Ça ! monsieur l'herboriste, monsieur le professeur de botanique, ne voyez-vous pas, à cent mètres d'ici, toute une forêt de semelles qui vous tend les bras ?

— Du chêne-liège ! s'écria von Ruff.

— Des semelles hygiéniques, monsieur le savant ; permettez qu'un droguiste vous fasse distinguer l'énorme différence.

Tout en achevant sa phrase il courait vers le bosquet de chêne-lièges.

Il en revint bientôt muni d'un morceau d'écorce, avec lequel il se mit en devoir de sortir von Ruff d'embarras ; quelques ficelles remplacèrent les chevilles et enfin il s'écria :

— Voilà Bwa-Waouta cordonnier-bottier, breveté avec garantie de son gouvernement, pour vous servir, messieurs.

Paul sentit sa première colère se fondre sous un rire contenu que lui inspirait Herboricus. Ce soulier d'un nouveau genre était tout un poème, sous le pantalon, le gilet, l'habit et le chapeau de gala du pauvre professeur d'histoire naturelle.

Les voyageurs reprirent leur route.

Ketje tournait autour de von Ruff ; un sourire narquois aux lèvres. Henri réfléchissait, il prenait une décision.

— Ketje, dit-il tout-à-coup, vous plairait-il de changer de nom ?

— Pas trop.

— Je conçois que vous y teniez. Ketje est synonyme de : intelligent, brave, gouailleur, espiègle, dévoué, généreux.

— Assez ! je n'en veux plus. Trop de fleurs, c'est une serre chaude, une couveuse artificielle.

— Je voudrais que vous repreniez votre véritable nom.

— Ce sera gênant, dit-il en un sourire.

— Oh ! pourquoi cela ?

— Parceque mon nom de famille est Henri et mon prénom est Paul.

— Je m'en doutais, invincible blagueur !

— Criquet insolent et tracassier, vouliez-vous dire ?

— Votre nom ne serait donc pas sir Ketje ? demanda von Ruff.

— Vous vous appelez bien von Ruff, vous ?

— Moi ! c'est vrai, je me nomme von Ruff.

Le savant baissa la tête.

— Voyons Ketje, dis nous ton nom. Un sobriquet ne convient pas à un homme comme toi ?

— Au contraire, nos noms ne signifient rien ; on porte celui de

son père, c'est le moyen de ne pas en avoir à soi.

— Comment s'appelait ton père ?

— Pas comme son père.

— Qui s'appelait ?

— Autrement que mon grand-grand-père.

— Ces changements s'arrêtent à une génération, à un homme ?

— Oui, mais c'est si loin que ça se perd dans la nuit des temps.

— Raconte-nous cela.

— Pour passer le temps.

— Silence, Messieurs, prenez des notes : Hem ! Hem ! Quatre-vingts ans avant l'ère chrétienne, un guerrier de la tribu des *Nerviens* resta seul sur le champ de bataille que jonchaient les corps des soldats romains ; cet homme se nommait : « Les pieds d'aigle. »

— Cela remonte plus haut que l'histoire de Waouta, fit Paul.

— Oui, mais c'est plus court. Veuillez vous abstenir d'interruptions.

Ce « Les pieds d'aigle » se choisit là, sur le champ de bataille, une caverne dans un rocher ; il y fit souche, devint chef de tribu.

Plus tard, quand Charlemagne vint, « Les pieds d'aigle » lutta, fut reconnu indomptable. L'empereur s'en fit un allié, lui donna un brevet écrit, dans lequel le nom fut orthographié pour la première fois : « Sir Les pié d'aigle. » Plus tard, quand l'orthographe changea, le nom fut prononcé « Lessepîé d'aigle » et subit la transformation écrite et fut « Lè spié d'aigle. » La noblesse s'étant arrogé le « de », le nom devint « de Spié d'aigle ». C'était là une difficulté de prononciation ; on en fit « d'Espîégle » ou « d'Espiaigle », puis, finalement, « de Spiégle ». Je connais ma généalogie de mémoire, je puis la réciter.

— De sorte, fit von Ruff, que vous êtes gaulois.

— Un pur gaulois et je m'en vante monsieur von.

— Mais ton prénom ?

— Ça, c'est une autre histoire. Je suis baptisté sous le nom de : Albéric.

— Albéric ?

— Un nom gaulois, Monsieur, si cela vous gêne.

Ma marraine s'appelle Alberica. Alberica fit « Alberiquet » comme bourique, bourica fait bouriquet. « Alberiquet » devint : « Riquet » dans la bouche maternelle. J'étais méchant pour ma bonne, elle disait toujours : « Sacré Riquet ou Crériquet ». Je me laissais dire, ça m'était bien égal. En grandissant, je devins maigre, on raccourcit mon

nom, on en fit « Criquet ». Ce sobriquet plut à mon beau-père. Il le fit passer à l'état officiel, moi je m'en battais la portière.

— Donc, ton nom est : « Albéric de Spiègle » ?

— Non, « Criquet de Spiègle, Albéric ».

— Ah ! je comprends ; à ton tour tu allonges ton nom de la longueur d'un sobriquet ?

— Pour être de mon temps.

— Et le « Ketje », qu'en fais-tu ?

— Ce que j'en fais ? je le garde pour réserve.

— Je voudrais voir ta signature d'empereur.

« Ketje Bwa-Waouta Criquet de Spiègle, Albéric. »

— Je pourrais l'allonger encore de tous les noms qui me furent donnés au collège et dans les différents emplois, postes et conditions où je me suis trouvé, car partout, je fus et serai *sobriqueté*.

— Cela deviendrait plus long qu'une panache de tambour-major de l'empire.

— Et aussi « rococo. »

— Donc pour ne rien exagérer nous dirons simplement « Albéric. »

— Je préfère « Criquet », j'y étais habitué. C'est un souvenir. Mon héritage maternel : « la croix de ma mère » ! Mais vous pouvez m'appeler « éléphant », si vous voulez. C'est pas l'étiquette qui fait la marchandise.

— C'est donc parfaitement convenu.

— Accepté, fait en double expédition et signé les jours, mois, an que dessus.

von Ruff était sombre.

La marche était fatigante, la respiration précipitée empêchait les longues conversations.

Pendant après un silence assez long, Henri demanda :

— Albéric, veuillez demander à ce guidé si un autre chemin ne pourrait nous conduire au but.

L'interpellé, que désormais nous appellerons par l'un de ses nombreux noms et surnoms, s'acquitta de la besogne, mais au prix de quel travail !

Le guide lui fit comprendre qu'un autre chemin existait, mais plus difficile quoique beaucoup plus court, qu'on ne pouvait prendre ce chemin qu'à partir du lendemain seulement, qu'il fallait se prémunir contre la soif, car il y avait vingt longues heures de marche sans eau. Le chemin raccourcissait la route de trois jours de marche.

Henri eut peine à comprendre ce problème et exigea que le guide

le lui indiquât sur le sable, ce qui fut fait. Les voyageurs décidèrent de se reposer après la cinquième heure de marche, et de partir, la nuit, dès le lever de la lune, afin d'éviter les ardeurs du soleil.

La journée se passa sans autre incident que celui de la réparation de l'ouvrage de cordonnerie brevetée, ouvrage qui trahissait l'apprenti primitif.

Enfin la route dans le désert fut entreprise. La marche devenait plus difficile encore que sur le silex. En plus que le sable s'écrasait sous les pas des marcheurs et y produisait des écroulements continuels,



IL ALLA DONNER DU PIED CONTRE UNE PLANTE DE L'ESPÈCE DES CACTUS. (P. 64.)

certaines tiges herbeuses sèches et piquantes leur blessaient les jambes jusqu'aux genoux.

La réverbération de la plaine devenait gênante, les yeux se fatiguaient, la sueur collait leurs habillements aux jointures de leurs membres. Toutes les difficultés de la marche étaient réunies.

Les voyageurs étaient éreintés. von Ruff faisait pitié à voir. Criquet, outre sa philosophie, avait des jarrets d'acier, il faisait bonne contenance et avait... le mot pour rire, mais légèrement.

— Monsieur le professeur, dit-il, voudriez-vous nous dire de quelle nature est ce sable? Il semble contenir du fer.

— C'est du sable, répondit von Ruff d'un ton hargneux.

— Et c'est là tout ce que vous en dites? Que contiendra donc votre livre, si plein de science et de choses nouvelles?

— Mon livre?

— Les voyageurs en chambre vous reprocheront de ne pas tout dire.

— Qu'ils y viennent voir alors!

— Voilà encore la science à la merci d'un misérable petit moyen de transport.

— Halte! fit Henri, nous reprendrons notre route lorsque la chaleur du jour sera diminuée.

— Si au moins on avait un peu d'ombre! exclama von Ruff.

— Cela serait agréable, remarqua Paul, mais pas un arbre, pas même un nuage.

— De l'ombre, fit l'espiègle, mais il y en a plein la plaine.

— Où cela? demanda Henri.

— Ici, là, partout! Aidez-moi, dit-il, en se mettant à genoux et en creusant le sable avec ses mains.

Bientôt un monticule s'éleva et une certaine fraîcheur se manifesta dans l'excavation.

— Ce n'est pas un palais de marbre, mais enfin, c'est toujours mieux qu'une rotissoire, dit l'inventeur, dès que le trou lui sembla à peu près suffisant.

Le voyage fut repris après quelques heures de repos. Les voyageurs avaient hâte de partir, car non seulement la vie de Catherine dépendait de la rapidité de leur marche, mais encore leurs vivres épuisés ne pouvaient être renouvelés qu'au village qui se trouvait à une bonne heure de marche au delà du désert.

Ils marchèrent jusqu'à la nuit close; ils étaient à bout de force.

Ce qu'ils avaient mangé pendant tout le jour n'équivalait pas à un médiocre repas.

— Qui dort dîne, est une blague, dit Criquet en s'étendant sur le sable: un roastbeef, fût-il d'un kilo, ferait mieux mon affaire que le rêve le plus mirobolant.

Dès qu'il crut ses compagnons un peu reposés, Henri donna le signal du départ. Le guide avait indiqué, sur la montre de Paul, douze heures de marche à parfaire pour sortir du désert.

Henri eut un mouvement d'étonnement en voyant ce sauvage lire le cadran d'une montre, mais il pensa que la fréquentation du port l'avait mis à même d'avoir quelque connaissance de ce mécanisme.

On marchait depuis plus de cinq heures, quand l'ex-mousse s'écria :

— Terre, sous le vent, à tribord, boutte partout!

— Où? crièrent von Ruff, Paul et Henri.

— Là! là! des rochers, des arbres, des maisons et des beefsteaks.

— Ah! ah! ah! exclamèrent sur trois tons divers nos amis broyés par la fatigue.

— Allons, un temps de galop, fit Criquet et nous arrivons.

— Pressons le pas, s'écria Paul.

— Ne courons pas, fit Henri, cette plaine est nue, le soleil ardent, les distances se rapprochent énormément; si nous marchons trop rapidement, nous nous essoufflerons et nous nous fatiguerons dangereusement. Soyons calmes.

Au bout d'une heure de marche l'interprète s'arrêta.

— C'est drôle, dit-il, tantôt j'aurais parié ma tête contre un petit verre de bière qu'il y avait moins d'une demi-heure de marche jusqu'au village, et maintenant il me paraît à plus d'une lieue.

— Je vous avais prévenu, remarqua Henri.

— Encore une blague des savants! Ils prétendent que le soleil éclaire le monde; je m'aperçois, moi, que c'est lui qui m'empêche de voir. Allons, voyons, seigneur Herboricus, expliquez-nous ce phénomène, cela nous fera passer le temps.

— Je ne suis pas ici dans un cabinet de physique, répondit von Ruff, d'une humeur féroce.

— En route! commanda Henri.

Ils marchaient en se traînant, mais ils avançaient, et toujours le village restait au même point sous l'horizon.

— *Quatdache triek?* (Combien de chemin)? demanda brusquement von Ruff au guide.

Celui-ci traça une ligne droite sur le sable, la coupa en deux parties dont l'une était plus du double de l'autre, puis, montrant le petit tronçon, il indiqua le chemin parcouru, et la grande ligne pour celui à parcourir.

Von Ruff regardait ces lignes, se fit répéter les gestes, puis, s'asseyant sur le sable, il dit d'une voix résolue :

— Messieurs, je meurs ici. Si l'un de vous veut me rendre un dernier service, qu'il veuille bien me brûler la cervelle.

Paul s'élança vers le désespéré en s'écriant :

Hé! quoi! monsieur, vous voulez mourir! Allons, un peu de courage encore et nous sommes sauvés.

— Non, je ne puis; aucune force humaine ne peut soutenir plus longtemps la lutte dans de telles conditions, la mort lente est plus qu'une mort.

— Ami, répondit Paul, prenez mon bras, je vous aiderai.

— Je ne puis, je ne puis.

— Je vous porterai, s'il le faut, mais je ne vous abandonnerai pas.

— Encore quelques efforts, dit Henri, et nous terminerons cette pénible étape par un long repos.

— Celui de la mort!

— Non, non! du courage, levez-vous!

— Non, regardez mes pieds, ils sont enflés; mes os ployent, mes nerfs se crispent.

— Mieux vaut marcher, même jusqu'à la mort, que de mourir lentement ici, de faim, de soif et de désespoir.

— J'ai jeté mes pauvres fleurs, j'ai jeté mon carquois, mes instruments, tout, que puis-je faire encore?

— Marcher, avoir du courage!

— Attendez, fit le tété. Viens ici, toi, Arbi, tu vas être transformé en destrier; c'est un honneur tout imprévu pour toi, mais c'est écrit, et ce qui doit arriver arrive.

Tout en parlant, il avait fait avancer le guide, un peu par force, et l'avait fait mettre « à quatre pattes » devant von Ruff que tous aidèrent à installer sur le dos du guide.

— Escadron en avant, au pas! commanda Criquet en se mettant en route.

Tout alla bien pendant un bon quart d'heure, au bout duquel l'Arabe manifesta une certaine fatigue.

— A tour de rôle, fit Criquet en prenant von Ruff sur ses épaules.

Ce surcroît de charge amena une transpiration extraordinaire sur le corps du porteur qui finit par demander: « un relai et des chevaux frais... et un coup à boire sur le pouce ». Il trouva un porteur, mais point de liqueur.

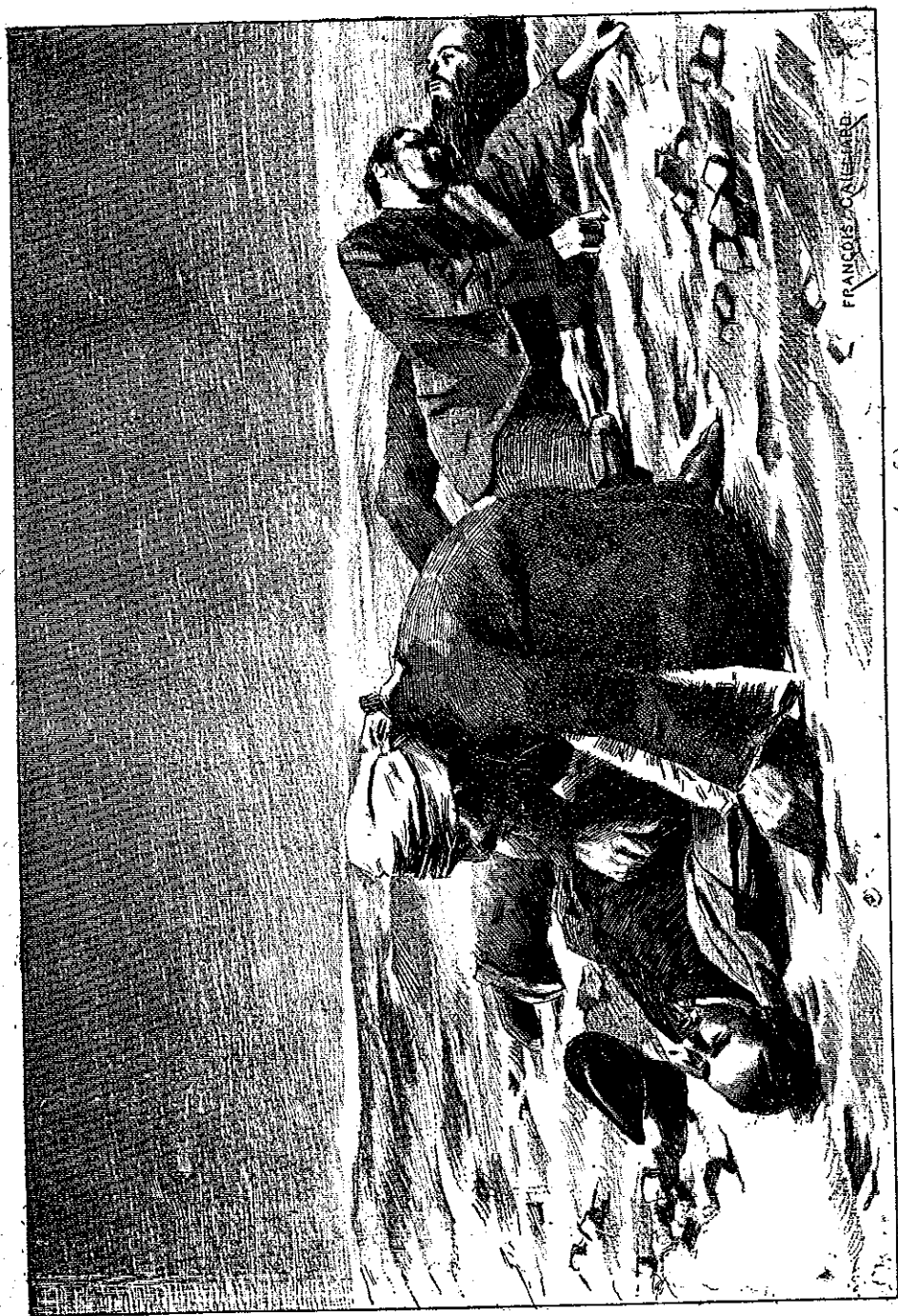
Paul et Henri se plaignaient sourdement d'une soif dévorante. von Ruff venait de faiblir. Il fallut s'arrêter.

Et toujours le village était sous l'horizon.

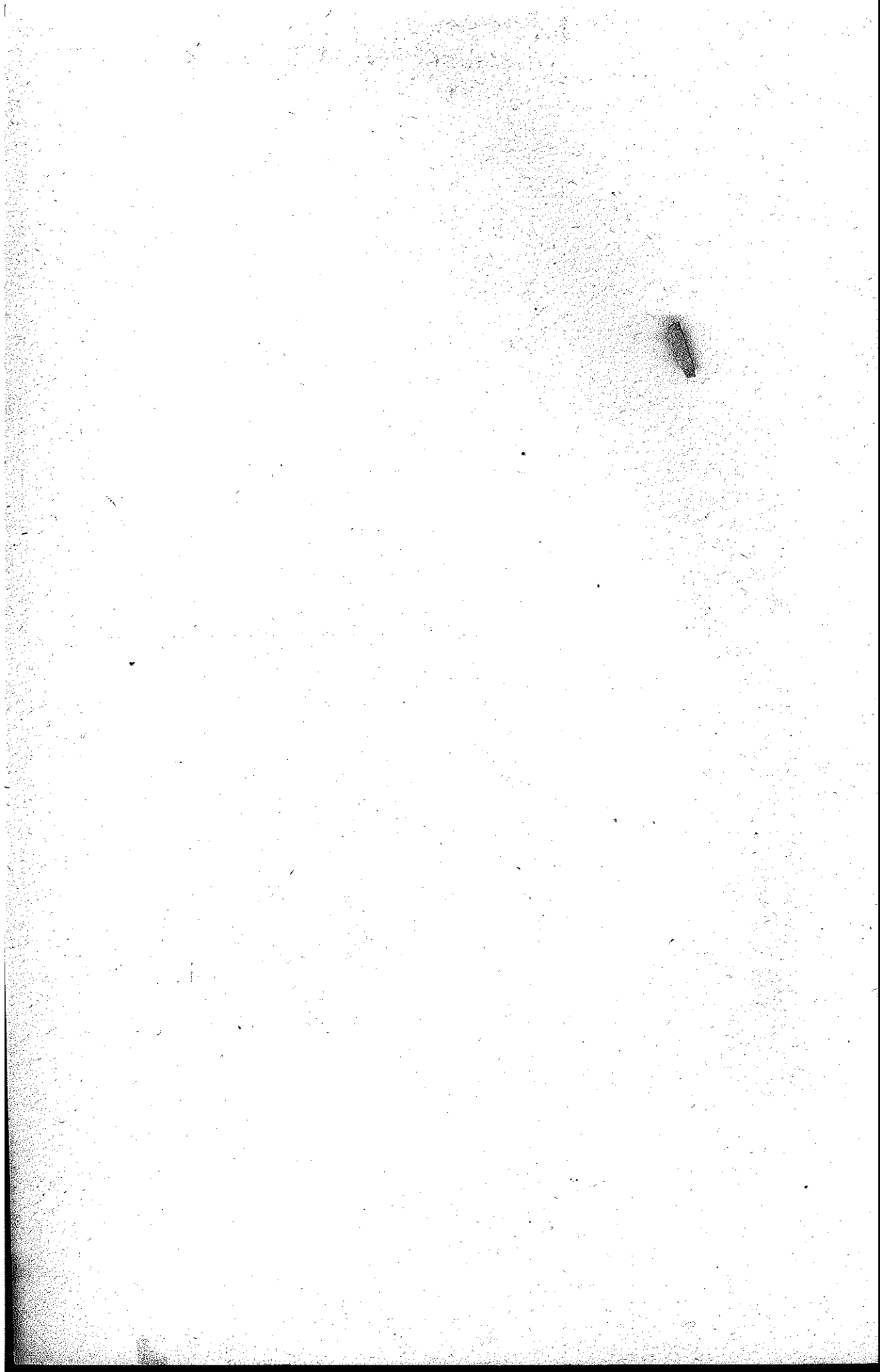
Malgré toute leur énergique volonté d'atteindre la limite du désert, nos voyageurs sentaient leurs forces les abandonner.

La faim les tourmentait, la soif devenait insupportable.

Un peu de repos fut jugé chose indispensable. Le jour baissait, la fraîcheur de la nuit commençait à s'élever de la terre.



LE BANDIT FOUILLA, TOUT EN PARLANT. (p. 76.)



Chose étrange, le village semblait disparaître, quoique le jour fut à peine à son déclin.

Henri avait les yeux attachés à cette nouvelle illusion d'optique. Tout-à-coup ses traits pâlirent, le village n'était plus qu'un léger dessin de pénombre.

— Un mirage, murmura-t-il, nous avons été dupes. Ce village existe sans doute, mais où ? à cent lieues d'ici peut-être.

Il se taisait, il regardait ses compagnons dont les visages étaient haves, défaits, effrayants.

— Mourir ici, murmurait-il, à quelques mètres d'elle, quand il ne faudrait plus qu'un effort. Nous la sauverions peut-être, mais assurément nous la vengerions. La vengeance ! répéta-t-il, les yeux pleins de feu sombre. Souffrance ici, terreur là-bas ; la mort ici, le déshonneur là-bas. Oh ! il faut marcher, ne fut-ce que pour conserver l'espoir ! Ah ! Calao, malheur à toi, féroce bandit ! Je serai infernal dans ma vengeance, ton imagination de tortionnaire même reculerait devant les moyens que j'emploierai pour te punir. Oh ! je serai féroce, oui féroce. Ses yeux fiévreux avaient la dureté de l'acier bruni, sa bouche était serrée, ses lèvres tremblaient. En avant ! cria-t-il, nous ne sommes pas des lâches, sus au Calao, sus au démon, à mort l'infâme.

Sa voix n'eut pas d'écho. Le repos avait refroidi les sueurs, la fatigue ankylosait les membres, la soif brûlait les sangs, la faim rongait les estomacs.

Henri essaya de se soulever, il ne put se trainer, il était raidé.

Alors commença pour lui ce délire que donnent la soif et la fatigue ; délire que le Dante a placé dans son enfer et qu'il nomme le supplice de Tantale.

L'imagination surexcitée vous montre l'eau partout. La mémoire vous rappelle tel diner, telle débauche où le vin, la bière, les liqueurs les plus fines coulaient à flots. La pensée vous montre cent moyens de vous procurer un rafraîchissement. De l'eau, de l'eau, toujours, partout. La fièvre vous brûle le cerveau et la gorge serrée vous fait grincer les dents — c'est horrible !

Une vague idée de rage vous étreint ; malheur alors à l'ami qui oserait parler à vos côtés, vous le tueriez. La faim c'est la mort lente presque douce ; la soif, c'est la folie furieuse, la mort du délire. Quatre hommes étaient là, couchés sur le sable dont la chaleur achevait traitreusement de sécher la vie.

Le guide était impassible ; accroupi sur ses talons, il ne bougeait pas, il attendait. Le vautour, la hyène, le démon, le voleur, le lâche et l'Arabe étaient réunis dans cet être.

Il regardait des victimes, des proies, il ne regardait pas des mourants. Il voyait des larcins et pas de souffrance. Il se leva.

— Bien, dit-il, en un patois maltais, c'est fini ou c'est assez.

Il s'approcha précautionneusement de celui qui était le plus proche de lui : c'était Paul. Le mourant n'avait plus que son âme, son corps appartenait au néant. Le bandit fouilla, tout en parlant.

— Tout à l'heure ils vont arriver, murmurait-il, ils prendront tout, je n'aurai que ma part habituelle. Et ces idiots ? ils osent lutter contre El Boukra ! Ils ne savent pas que nous sommes ses hommes, ses soldats, qu'il est le véritable roi de la côte et de l'intérieur. Ils parlent de cette femme, qu'ils veulent sauver ! le capitaine est loin, la femme est en sûreté.

Le bandit avait dépouillé sa proie de tout ce qu'il pouvait aisément cacher sous ses vêtements flottants.

Paul entendait tout ce que le sarcoramphé disait, il en saisissait beaucoup de mots, et, la rage au cœur, ne pouvait faire un mouvement ; la mort avait pris son corps, elle lui laissait l'esprit pour comprendre son martyre.

— Le lâche ! disait-il. Le traître ! ce n'est pas un arabe, c'est un renégat, un maltais. Il nous comprenait, il entend plusieurs langues. Espion et voleur, assassin et brigand, il nous a conduit à la mort.

La colère le fit évanouir.

Tout-à-coup le guide s'arrêta. Il venait de voir au loin un tourbillon de poussière.

Il s'accroupit et resta impassible.

Le tourbillon devenait plus visible, plus distinct.

Des cavaliers se détachaient sur le nuage de sable.

Des mulets, des chameaux avançaient avec la rapidité du trait. Ces hommes furent bientôt auprès des mourants, les entourèrent, les enlevèrent, les placèrent sur leurs montures et disparurent par où ils étaient venus. Cela était venu comme la trombe, cela s'en allait comme l'ouragan.